
EMILIJA ŠKARNULYTĖ

RIPARIA



Née en 1987 à Vilnius (Lituanie), **Emilija Škarnulytė** est artiste plasticienne et réalisatrice. Elle a effectué sa licence à la Brera Academy of Art de Milan et son master à la Tromsø Academy of Contemporary Art, en Norvège. Depuis, sa carrière se développe à l'international. Lauréate du Future Generation Art Prize 2019, Emilija

Škarnulytė représentait son pays natal, la Lituanie, à la XXII Triennale di Milano et au sein du Baltic Pavilion de la Biennale d'architecture de Venise en 2018. Son travail a été présenté dans le cadre de la Biennale d'art de Venise (2022) (invitation de la Fondazione In Between Art Film), à la Tate Modern de Londres (2021), au Kunsthaus Pasquart de Bienne (2021), à Den Frie au Danemark (2021), à la National Gallery of Art de Vilnius (2021) et au CAC de Vilnius (2015) ainsi qu'à la Kunstlerhaus Bethanien de Berlin (2017).

Emilija Škarnulytė a pris part à de nombreuses expositions collectives, notamment à Ballroom Marfa, au Seoul Museum of Art, à la Kadist Foundation et à la première biennale de Riga. Elle a été récompensée par le Kino der Kunst Project Award de Munich (2017), par le Spare Bank Foundation DNB Artist Award (2017) et par le National Lithuanian Art Prize for Young Artists (2016).

Ses pièces vidéo font partie des collections de l'IFA (Berlin), de la Kadist Foundation (France/USA) et du Centre Pompidou (Paris). Elles ont aussi été montrées à la Serpentine Gallery et dans de nombreux festivals. L'artiste a co-fondé, et co-dirige actuellement le Polar Film Lab à Tromsø, un collectif qui défend les pratiques filmiques analogiques, et fait partie du duo New Mineral Collective, dont une vaste commande a été exposée lors de la première biennale de Toronto, au Canada.

Emilija Škarnulytė est lauréate 2021-2022 du **Prix Taurus** pour les Arts visuels. Depuis 2013, la Fondation Taurus soutient les Arts et les Sciences en Suisse comme à l'international, mettant en lumière la démarche d'artistes et de scientifiques dont les travaux se distinguent par leur originalité. Pour sa 2e édition, la Fondation Taurus a choisi le Rhône pour terrain d'expérimentation et de recherche et a invité la Ferme-Asile et les Rencontres d'Arles comme partenaires pour présenter le projet artistique d'Emilija Škarnulytė.

Cette exposition est une co-production de la Ferme-Asile et de la Fondation Taurus pour l'Art et les Sciences.

Liste des œuvres RIPARIA

Riparia, 2023, Film, 4K, 10'14'' loop, éd. de 5 + 2

Riparia Triptych, 2023, 3 boîtes lumineuses

1. *Ouroboros*, 300 x 50 cm
2. *Echidna*, 150 x 100 cm (gauche)
3. *Lamia*, 150 x 100 cm (droite)

Shapeshifting, 2023, installation vidéo à 9 canaux, sur hantarex tv, 10'14'' loop, éd. 5 + 2

If Water Could Weep (River Tears), 2023, 5 pièces, verre, laser, miroir et béton, dimensions variables

Diatoms, 6 projections gobo, dimensions variables.



Bienvenue dans le temple de la sirène Riparia, déesse de l'eau, des zones ripariennes, des rivières et des lacs, des fonds benthiques et des barrages. Accueilli-e-s par un panthéon de déesses, créatures hybrides, mi-femmes mi-serpents dès notre arrivée dans la Grange transformée à cette occasion en lieu de culte et de recueillement dédié au Rhône, Riparia nous raconte une histoire, notre histoire ; elle est notre guide et nous offre une plongée totale dans un paysage multidimensionnel au sein duquel nous nous retrouvons simultanément témoins d'un monde passé, présent et futur.

La pratique artistique d'Emilija Škarnulytė consiste à sonder l'impact psychologique que notre environnement produit sur nous. Ses vidéos et installations multimédias, qui mêlent fiction et documentaire, témoignent des relations invisibles existant entre le monde physique et notre imaginaire social. Elles questionnent la façon dont nous percevons le temps géologique et son influence sur notre propre rapport à l'histoire. Elle explore la manière dont les conflits et l'activité humaine finissent par s'inscrire sur la structure même de la terre et, en véritable archéologue du futur, révèle les cicatrices indélébiles que l'homme y dépose, imaginant ce qui apparaîtra et disparaîtra dans les flux et reflux des millénaires. L'artiste sélectionne des sites, le plus souvent subaquatiques, qui mettent en scène les questions politiques contemporaines (les bases sous-marines abandonnées suite à la guerre froide, la catastrophe de Tchernobyl, le démantèlement des centrales nucléaires, les restes de sites pétrochimiques, les cités antiques englouties, les écosystèmes endommagés par les marées noires, les stockages d'armes ou de data). Caméra au poing, elle nage à travers les systèmes souvent invisibles du progrès économique et du pouvoir militaire, du désastre écologique et de l'ordre scientifique, des forces cosmiques et transhumanistes, le tout dans une tradition de paysages symbolistes où la force évolutive et mystique de la vie survit et s'épanouit malgré la volonté manifeste de notre espèce de s'autodétruire.

Collaborant autant avec des scientifiques et des spécialistes des fonds marins qu'avec des archéologues et des historiens, son travail se lit à l'aune de plusieurs perspectives, qu'elles soient géologiques, politiques, économiques, environnementales ou mythologiques.



***Riparia*, 2023, film**

Riparia, le film projeté sur le grand mur pignon en format cinéma, donne son titre à l'exposition et met en scène le Rhône, depuis sa source glaciaire jusqu'aux salines roses de son delta camarguais. L'artiste filme son cours, traque son flux, râcle ses fonds, dévoile les confluences, les convergences, les jonctions où les sédiments se rencontrent et se mélangent, révèle sa force et son débit régulé par des ouvrages d'art hydrauliques, barrages et constructions monumentales édifiées pour contrôler ses crues et alimenter l'industrie hydroélectrique. Les images témoignent de la force de l'homme à transformer le paysage pour exploiter les ressources naturelles et extraire l'énergie du fleuve nécessaire à tout un pays. L'artiste dédouble notre regard grâce au plafond en miroir, surface noire réfléchissante qui ouvre la perspective et crée une narration supplémentaire qui fait l'effet d'un horizon visuel inexploré. Notre regard plonge dans un tout autre espace, plus cosmique, comme un océan d'huile liquide ou la matière noire (dark matter).

Le film s'ouvre sur l'image d'une sirène qui ondule dans une eau glacée. Dans sa pratique, Emilija Škarnulytė ne se pose pas uniquement en simple observatrice, mais utilise son propre corps pour explorer l'invisible et mesurer les profondeurs du temps et de l'espace. Lors de recherches précédentes (*Sirenomelia*, 2017), elle s'est entraînée pendant un an avant de plonger en habit de sirène dans les profondeurs de l'ancienne base navale de la marine royale norvégienne, dans la mer du Groenland. Pour *Riparia*, elle a plongé dans un lac à 4 degrés. Multiforme, mi-humaine et mi-poisson, humaine et non-humaine, la sirène est la parfaite voyageuse entre les mondes. Elle peut apparaître comme une guide, un rêve, jaillissant de l'eau avec une magie séduisante, mais elle peut aussi passer sous la surface des vagues, plus profondément et plus loin que n'importe quel-le humain-e ne pourrait aller, même avec des sous-marins, des drones et des scaphandres. Pour Emilija Škarnulytė, la sirène est un cyborg, toujours lié à une forme humaine, juste fusionné avec le poisson, le sous-marin, la machine et la torpille. Fantôme du passé ou vision projetée de l'avenir, symbole du pouvoir féminin sans se rapporter à aucune sexualité, la sirène ne trahit aucun genre et pose les mythologies possibles de l'après-humanité. Dans l'un de ses écrits interdisciplinaires, le physicien, philosophe et cosmologiste britannique Roger Penrose (1931), décrit la sirène comme représentant la magie et le



mystère de la mécanique quantique, à cheval entre le monde classique (le visible) et le monde quantique (l'invisible). Comme l'eau, elle existe dans différents états d'agrégation, composée de molécules qui se modifient et se dilatent. La sirène s'avère ici comme une médiatrice entre la nature et la technologie, entre les créatures humaines et non humanoïdes. Portant un regard rétrofuturiste sur notre planète, elle évoque la perspective d'une époque où les humain·e·s auraient déjà disparu et où la nature aurait pris le dessus.

Au sein de ces paysages liquides rhodaniens surgissent deux autres figures hybrides et métamorphes. Ce sont elles qui gardent l'espace et qui nous ont accueilli·e·s à notre entrée dans la Grange. Mi-femmes mi-serpents, apprêtées, maquillées, elles rappellent des figures de la mythologie grecque (Echidna et Lamia) mais font également référence à certains folklores ou aux milieux Drag. Ondulant dans un mouvement de rotation sur elles-mêmes, elles effectuent des spirales tournoyantes et symbolisent dans leur union l'énergie vitale et la régénération. C'est la danse de l'ouroboros, le serpent qui se mord la queue, emblème de l'éternel retour, du caractère cyclique du temps, qui renferme également les idées de mouvement, de continuité, d'autofécondation et, par conséquent, d'éternel retour. L'histoire évolue, tout comme le monde. Nos corps sont en constante transformation, ils sont fluides. C'est un retour dans le passé, mais aussi un plongeon dans le futur où l'espèce humaine n'existerait plus et où les seules créatures survivantes seraient celles capables de s'adapter, de changer de forme, de se transformer.

Dans ses images projetées, Emilija Škarnulytė fait apparaître un modèle de statuette féminine datant du Néolithique, relique et témoin de l'existence d'une déesse mère à cette époque. À travers elle, elle convoque l'archéologue et anthropologue lituanienne Marija Gimbutas (1921-1994), spécialiste de renommée internationale de l'Europe néolithique et ses cultures. Celle-ci développa un travail important sur la préhistoire matriarcale, révélant l'existence de la « culture préhistorique de la déesse » et créant l'institut d'archéomythologie, domaine qui inclut l'archéologie, la mythologie comparative et le folklore. L'artiste s'est intéressée à ces sociétés matriarcales pacifistes qui auraient vécu autour des rivières et vénéré une Grande déesse, symbole du mystère de la naissance et de la mort, mais aussi celui du nouveau de la vie, non



seulement de la vie humaine, mais de toute forme de vie sur la terre et l'ensemble du cosmos.

Shapeshifting, 2023, TV vintage

La déesse de Marija Gimbutas est réintégrée dans le collage d'images diffusées sur les neuf télévisions vintage au centre de la première galerie. Intitulée *Shapeshifting* (métamorphose), cette installation visuelle mêle des éléments du passé et du futur, des images réelles et d'animation, nous faisant perdre nos repères spatio-temporels. Des diatomées, algues microscopiques unicellulaires invisibles à l'œil nu et vivant dans les eaux froides des rivières et des lacs, traversent les écrans. Sous la forme d'images de synthèse figées, ces mêmes organismes apparaissent et disparaissent en alternance sur les murs de la Grange, tels des vitraux qui illumineraient un temple sacré.

If Water Could Weep (River Tears), 2023, installation

Au centre de l'espace, cinq sculptures de verre posées sur des socles de béton scintillent. L'organique et la délicatesse du verre contrastent avec le minéral et la matière brute du béton, ce dernier rappelant les traces des interventions humaines dans les paysages naturels. Titrées *If Water Could Weep (River Tears)*, les sculptures représentent les larmes du Rhône. L'artiste personifie le fleuve en lui attribuant des sentiments humains : le Rhône se confond ainsi avec l'humain, il devient humain. Cette connexion fait notamment écho aux théories hydroféministes qui consistent à penser notre corporéité à partir de l'eau et comme des étendues d'eau (Astrida Neimanis, philosophe écoféministe, dans *Hydroféminisme. Devenir un corps d'eau*, 2012) ; une conception du monde fluide et cyclique refusant la séparation entre nature et culture, ou entre environnement et sujet humain.

Rendre hommage et demander pardon

À la vitesse où va le progrès, comment permettre à la nature de reprendre le dessus après le passage de l'activité humaine ?

Ce temple et lieu de recueillement que l'artiste crée avec son installation, les déesses qu'elle convoque, sont là pour rendre hommage et demander pardon. « La mythologie fait irruption dans la science et revient à la



mythologie, car nous regardons le passé à partir de ce que nous imaginons de l'avenir » explique l'artiste.

Avec son travail, Emilija Škarnulytė invite à prendre soin de notre fleuve, de nos rivières, de notre or bleu, de notre terre. Elle aborde les problématiques fondamentales de notre période historique, le changement climatique et l'avenir de notre espèce, dans une démarche qui se veut universelle. Ses mises en scène poétiques nous laissent avec un sentiment d'angoisse contemplative provoqué par la rencontre avec tout ce qui est plus grand que nous, plus grand que la vie - catastrophe climatique imminente, phénomènes naturels incontrôlables, constructions idéologiques, gigantesques infrastructures scientifiques ou extractivisme outrancier qui laissent des inscriptions et des cicatrices irrémédiables sur la surface du globe. Mais elle nous rappelle surtout la vulnérabilité de notre Planète bleue.

Ref/Publication : *Emilija Škarnulytė, Sirenomelia*, Berlin, Sternberg Press, 2021 (en vente à l'accueil)



EXPOSITION DU 28 MAI AU 6 AOÛT 2023

Le détail des évènements autour de l'exposition est disponible sur www.ferme-asile.ch

Emilija Škarnulytė remercie :

Anne Jean-Richard Largey, Valentine Umansky, Myriam Viallefont-Haas, Andrew Berardini, Viktorija Smailytė, Fiona Morandini, Walter Riedweg, Lucas Albuquerque, Evaldas Lapėnas, Žilvinas Žilinskas, Algirdas Jaruševičius, Jérôme Lagger, Cédric Barberis, Audrey Perusset, Sandy Crittin, Lithuanian Council for Culture, Schmidt Ocean Institute et toute l'équipe de la Ferme-Asile.

Film Credits:

Director: Emilija Škarnulytė

Editor: Vytautas Tinteris

Composer: Jokūbas Čižikas

CGI: Gregory Blunt

Drone Pilot: Eric Blanc, Benoit Muñoz

Snakes: Emilija Škarnulytė, Newton Gomez, Gui Mauad

Costume designer: Gui Mauad

Green screen: João Daflon

Production: Mirror Matter Productions

Brasil production assistant: Felipe Brêtas

Set production assistant: Bruna Cavalheiro

Director of photography: Pedro Nascimento

VFX supervisor: João Daflon

Making of: Thais Castro

Studio: Multiphocus Entertainment

Exhibition architect : Linas Lapinskas

Production manager : Erik Vojevodin

Technique vidéo : videocompany

Technique lumière et son : Stagecrafters

Graphisme : Forme

Signalétique : Walzer publicité



L'équipe de la Ferme-Asile :

- Direction et curation de l'exposition : Anne Jean-Richard Largey
- Assistance à la curation et résidences : Fiona Morandini
- Médiation : Muriel Eschmann Richon
- Programmation musicale : Valéry Monnet
- Administration : Camille Serafini
- Communication : Claire Z'Graggen
- Comptabilité : Sandra Théodoloz
- Technique et conciergerie : Cédric Barberis et Jérôme Lagger
- Technique son concerts : Yoann Dervey
- Stagiaire : Manuela Stojkovic
- Agent-e-s d'accueil : Yangdöl Giust, Ma Neveu, Jessie Meillard, Lia Bagutti, Chloé Sonderegger, Mallika Monney, Marcia Demenjoz, Sylvia Luyet, Elias Würten, Léna Lacrabère, Léa Breitschmid, Doman Shekani

Avec le soutien de :

SION
CAPITALE
SUISSE
DES ALPES



FONDATION
LEONARD GIANADDA
MUSÉE D'ART

BOURGEOISIE
DE SION

RAIFFEISEN

FONDATION TAUBUS
POUR L'ART
ET LES SCIENCES

matériaux
Matériaux PLUS SA



STAGECRAFTERS

SCHEIDT & SCHMID

walzer
PARTNER

ALLOPC

pass
bienvenue
sion

AG
CULTUREL
KULTUR
GA

abobo



FERME-ASILE